

**TRANSCRIPTION ET TRANSLITTÉRATION
DANS LA GRAMMAIRE ET MÉTHODE RUSSES
ET FRANÇAISES DE JEAN SOHIER (1724)**

SYLVIE ARCHAIMBAULT

*Au reste je puis dire, pour la satisfaction
des personnes curieuses, et pour la mienne propre,
que je me suis appliqué à travailler à cet ouvrage
avec autant d'exactitude et de netteté
qu'il m'a été possible...*

Jean Sohier, feuillet L

L'INTÉRÊT POUR LA RUSSIE À L'AUBE DU XVIII^e SIÈCLE

Les études russes en France s'inscrivent dans un quadruple mouvement, que nous voudrions resituer brièvement en préalable.

Tout d'abord, à partir du XVI^e siècle, les récits de voyageurs ont contribué à développer une certaine image de la Russie. Les six récits recensés pour ces deux siècles ont été étudiés par Michel Mervaud et Jean-Claude Roberti (1991). Le premier d'entre eux est dû au marin dieppois Jean Sauvage, qui gagna le port d'Arkhangelsk le 26 juin 1586. L'image répandue dans ces récits est celle de

contrées aux conditions climatiques dures, mais néanmoins riches et fertiles. Quant aux habitants, ils sont qualifiés de barbares, et dépeints comme des brutes que distingue leur manque de civilisation. Cette vision, dont les stéréotypes marquent le côté mystérieux du pays décrit, est résumée par Mervaud et Roberti comme celle d'une *infinie brutalité*. Elle n'en témoigne pas moins d'un intérêt pour un pays que l'on cherche peut-être pas tant à comprendre qu'à entrevoir.

Ensuite, les études portant sur la langue russe en Europe ont largement bénéficié de l'intérêt du courant piétiste allemand et anglais, à partir de 1690. La recherche du vrai christianisme de l'Eglise primitive, dont les Eglises orientales ne se sont pas éloignées, ainsi qu'une propension au prosélytisme, encouragera l'ouverture d'écoles et l'activité d'imprimeries. C'est ce christianisme actif auquel se consacrent les piétistes qui les amène à entreprendre des missions de terrain. C'est ainsi que Heinrich Wilhelm Ludolf, neveu de Hiob Ludolf, avait voyagé en Russie entre 1693 et 1695, et avait publié à son retour une importante grammaire comparative du slavons et du russe : la *Grammatica Russica*...

Il attirait ainsi l'attention de tous les protestants sur l'Eglise orthodoxe, en même temps qu'il fournissait une description de la langue russe, complétée de dialogues destinés à faciliter le séjour des commerçants, des militaires ainsi que des mouvements religieux.

Sa grammaire restera en outre longtemps le livre de référence en matière de description du russe pour l'Europe entière.

Troisièmement, la création de l'Ecole des « Enfants de Langue » ou des « Jeunes de Langue », créée par Colbert en 1669, destinée à former des interprètes pour les besoins de la diplomatie et du commerce allait promouvoir le développement de l'étude des langues orientales en France, mouvement qui bénéficierait du même coup aux études russes.

Enfin, les relations politiques entre la France et la Russie en ce début du XVIII^e siècle sont à tout le moins complexes et ambiguës. Pierre le Grand avait ouvert son empire aux Protestants chassés par la révocation de l'édit de Nantes ; il attendra la mort de Louis XIV

pour venir en personne en France. De plus, comme le décrit avec beaucoup de précision Michel Mervaud (1992), le jeu subtil du tsar auprès du pape Clément XI, faisant miroiter un ralliement à la réunion des Eglises russes et romaines, provoque l'irritation du roi de France qui voit là un artifice destiné à faire désavouer Stanislas Leszczyński, imposé par la Suède. Une intervention de Clément XI assurerait au tsar le soutien des Polonais contre les Suédois, ce dont la France, qui soutient Stanislas, ne saurait se satisfaire. Par ailleurs, la Russie venait en demanderesse d'un soutien politique et militaire de la France contre la Turquie, demande restée vaine mais qui donna lieu à l'envoi d'émissaires. Ce qu'il faut retenir, c'est l'insistance des milieux lettrés français à s'informer sur l'éclosion de ce que l'on pressent comme un possible passage de témoin scientifique et culturel.

Marie-Anne Chabin, en introduction à sa belle thèse consacrée à la famille Delisle (Chabin, 1983, 1996), retrace avec talent l'ouverture des érudits à un vaste champ de découvertes et de connaissances qu'ils souhaitent explorer sans plus tarder.

À Paris même, les *Nouvelles littéraires des Mémoires de Trévoux*, célèbre périodique des Jésuites composé de brefs articles anonymes, mettent en scène, dès 1706, un déplacement de la civilisation vers le Nord-Est que l'on serait bien avisé de ne pas laisser passer :

Vous n'attendiez pas de moy des nouvelles propres à paroître dans vos Mémoires. Ma lettre cependant vous fournira un article curieux. Les Moscovites vont devenir sçavants, & les Muses semblent vouloir s'ouvrir une route vers la Tartarie. Vous savez qu'elles ont passé de l'Orient dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans l'Espagne, dans la France, dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, & dans la Suède, où les sciences sont plus cultivées que jamais. Elles avancent vers le Nord & le Czar Pierre Alexieuvits, c'est-à-dire fils d'Alexis, aujourd'hui regnant, a formé le dessein de chasser la barbarie de ses Etats.

Suite à la défaite de Charles XII à Poltava, l'importance des conquêtes militaires renforce le prestige du tsar Pierre, dont les exploits guerriers égalent les triomphes sur l'ignorance, comme en témoigne la lettre de septembre 1711 :

Voici des nouvelles Literaires d'un país qui ne fournit de la matière à l'Histoire des Sciences que depuis peu d'années. Ce vaste empire enseveli dans une ignorance profonde doit à un seul homme l'éclat qu'il commence à tirer des belles Lettres. Le Czar Pierre Alexieuvicz en quinze années a formé, discipliné des armées nombreuses, une foule d'officiers, plusieurs généraux,

dans un pays où il était rare de voir un bon soldat. Il a bâti, armé, créé, si j'ose m'exprimer ainsi, une flotte de soixante dix vaisseaux, montée, commandée, par des Moscovites qui n'avaient pas même dans leur langue de mot qui signifiât Flotte. Le dessein de perfectionner ses sujets ne s'est pas borné aux soins militaires. Il a su attirer par ses libéralités de sçavans Maîtres dans ses Etats ; il a fondé des Collèges ; il a par son exemple, par des récompenses, excité ses sujets à l'amour des Sciences ; il a fait traduire et fait imprimer plusieurs livres écrits avec beaucoup de discernement, & lui-même n'a pas dédaigné d'en traduire quelques uns. Elie Kopiewicz est celui de tous ses sujets qui a le mieux servi ses desseins pour la littérature.

Les *Mémoires* prennent donc acte d'évolutions qui pourraient bien s'avérer inéluctables. On aurait tort de ne voir ici que des mentions où l'anecdote le disputerait à l'apologie. Car les informations données, les listes d'ouvrages édités et traduits par exemple, sont d'une extrême précision et témoignent de la bonne implantation d'informateurs bien renseignés, même s'ils ne s'avancent pas à visage découvert. Ces listes présentent, nous le verrons, une tentative de translittérer les caractères. Une période d'intérêt mutuel, même s'il n'est pas dénué parfois d'arrière-pensées, entamée en 1702 avec la mission officieuse de Baluze en Russie, mais aussi avec l'ambassade de Petr Postnikov à Paris¹, se poursuit avec l'embauche dès 1713 d'artistes et d'ouvriers français par le Suisse Lefort, agissant pour le compte du tsar, le départ en 1716 du sculpteur Nicolas Pineau, du jardinier et architecte Jean-Baptiste Le Blond — qui mourra à Saint-Petersbourg en 1719 —, ou encore la nomination du consul Lavie, premier consul de la nation française à Saint-Petersbourg en 1715², autant d'étapes dans un processus de reconnaissance de l'importance de l'activité scientifique et culturelle en Russie.

Ainsi, au cours de ces années, l'activité scientifique et culturelle en Russie apparaîtra de façon significative seront assez nombreuses.

-
1. Il écrivait en 1703 : « Les Français croieraient aller au bout du monde en allant à Moscou. Le diable sait ce qu'ils disent. A peine entendent-ils parler de Moscou, ils croient que c'est à la frontière des Indes ».
 2. Dans le même ordre d'idées, Marie-Anne Chabin signale que le Maréchal d'Estrées (1660-1737), qui avait accueilli à Paris l'ambassadeur Potemkine en 1681, adressa en 1716 au consul de Saint-Petersbourg une demande pour qu'on lui envoie tous « les livres moscovites qui regardent leur religion, leurs loix, leur commerce et leur pays ».

C'est dans ce contexte général que l'abbé Jean-Paul Bignon, (1662-1743), neveu du chancelier Pontchartrain, bibliothécaire du roi et académicien, et qui veilla sur les Académies pendant une cinquantaine d'années, institua tout un réseau de correspondants et d'émissaires, chargés de rapporter des livres, des manuscrits, des objets destinés à enrichir les collections de la bibliothèque, et à servir de corpus pour des analyses menées en France. On a trace des instructions extrêmement précises données par Bignon pour guider les achats et les découvertes des émissaires français en Russie³.

Lors de la visite de Pierre le Grand à Paris, Bignon reçut le tsar à l'Académie et le fit proclamer académicien hors de tout rang. Il dota en outre la bibliothèque d'un personnel stable, en recrutant auprès de la bibliothèque royale des traducteurs, qui assumaient en outre une charge d'enseignement. Le Régent approuva ainsi la création de douze postes de traducteurs interprètes pour les Langues Orientales, postes créés en 1723, bientôt suivis par l'engagement de deux interprètes pour les langues esclavonne, russe et polonaise, Messieurs Gousin et Soyer^{4 5 6}.

3. La correspondance de l'abbé Bignon contient une lettre adressée le 21 janvier 1727 à Joseph-Nicolas Delisle, astronome parti en 1725 à l'invitation de l'Académie des sciences nouvellement fondée, dans laquelle il lui donne mission de dresser un catalogue des livres édités en Russie susceptibles d'enrichir la bibliothèque du Roi : « Après vous avoir parlé sur ce qui vous regarde, je ne puis m'empêcher de vous ajouter quelque chose sur la Bibliothèque du Roy qui, comme vous le savez bien, doit être mon objet capital. Nous y avons très peu de livres esclavons ou russiens ; j'ay fait faire un petit catalogue de ceux que M. le prince Kourakin a apportés icy avec lui, mais comme il n'a certainement pas tous ceux qui peuvent être en ce pays où vous êtes, je vous prie de m'en faire dresser le catalogue le plus complet et le plus exact que vous pourrés. Je vous enverrai ensuite la note de ceux que nous avons déjà et je vous chargerai de nous faire l'acquisition de tous les autres. C'est un premier fonds qui vous feroit grand honneur... » (Bibl. Nat. de France, ms. Fr. 22 234, fol. 66 v° 67).
4. Ces postes ne devaient cependant pas offrir une situation très enviable à leur titulaire. C'est ce qui ressort d'une lettre adressée le 1^{er} décembre 1725 à Mr Hardion par l'abbé Bignon, qui cherchait à remplacer Gousin, décédé : « Je viens maintenant à une chose plus importante par rapport à notre bibliothèque. Le Sr Gousin qui y faisoit merveilleusement la fonction d'interprète en langue Esclavone, Russe et polonoise estant mort il y a un an M. de Morville me fit l'honneur de me recommander pour remplir sa place un nommé Mr le Magnan qui avait été longtemps en Moscovie ? Cet homme m'étant venu apporter la lettre de M. de Morville, avec des airs un peu importants je lui demandois comment il pouvait se réduire à un poste si médiocre, puisqu'il ne rapportoit que 1 000 livres par an. Il regarda cette proposition de haut en bas : cependant il revint au bout de deux mois

Avant d'en venir à la grammaire que nous souhaitons présenter, *Grammaire et Methode Russes et Françoises, composées et écrites à la main par Jean Sohier, Interprète en Langues Esclavonne, Russe et polonnoise dans la Bibliothèque du Roy, divisées en deux parties, l'année 1724*⁷, première grammaire de la langue russe rédigée en France, connue à ce jour⁸, qui fut commandée par l'abbé Bignon à ses traducteurs, et que celui-ci qualifie dans notre présente note d'*excellente grammaire esclavonne et russe*, nous voudrions revenir rapidement sur les enjeux de translittération et transcription qui lui sont liés.

Pour présenter à un public érudit et curieux des informations un tant soit peu fiables et précises sur un pays et sur une langue peu connus, on se trouve vite confronté à la nécessité mais aussi à la

en demandant si on ne pourroit point le faire payer d'avance, a quoy je luy répondis que l'usage estoit bien different et que c'estoit beaucoup quand on étoit payé quinze ou 18 mois après l'échéance, je ne sais si ce discours fut de son goût, mais il fit la révérence, et je n'en ai pas entendu parler depuis. »

5. Je dois à Madame Françoise Bléchet, Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Nationale et spécialiste de l'abbé Bignon, l'information selon laquelle dès 1720, avaient été engagés deux interprètes pour ces langues, Pagencamp et Blendowski. Je tiens à la remercier de son aide.
6. On notera que Gousin venait de Halle, grand centre orientaliste depuis le renouveau piétiste. Quant à Sohier, dont il ne nous a pas été possible jusqu'à maintenant de retracer la biographie, il occupa les fonctions de traducteur interprète de 1721 à 1727. L'abbé Gabriel Girard, célèbre grammairien, fut nommé second interprète auprès de Sohier en janvier 1725, il traduisit en 1726 *l'Oraison funèbre sur Pierre le Grand* de Théophane Prokopovič, publiée dans le *Journal des Savants* de juin 1726. Sur l'activité de Girard russisant, on se reportera à André Mazon (1958), puis à Jean Breuillard (1996).
7. Pour une présentation générale de cette grammaire, voir Archaimbault (98) et pour une analyse du système des temps, Archaimbault (1999a, p. 98-101).
8. Exposant ses hésitations à engager Le Magnan, l'abbé Bignon évoque la composition d'une grammaire par un postulant à la charge de traducteur. Les renseignements biographiques donnés sur ce personnage décrivent l'abbé Girard : « Présentement, il s'agit de dresser l'état des gens attachés à la Bibliothèque et je suis embarrassé si je l'y dois employer ou non : il est bien certain qu'il n'y a fait chose au monde et qu'il n'y est même pas venu : je ne crois pas moins certain par le peu de conversation que j'ai eu avec luy qu'il ne sait chose au monde que la langue Esclavonne et Russe par routine et non par principes, sans parler ni entendre le polonois, sans aucune science d'histoire de belles lettres ou d'autre nature. D'un autre côté il se présente un digne sujet qui après avoir étudié sous le feu Sr Gousin s'est rendu si habile qu'il a composé une excellente grammaire esclavonne et russe. Chose désirée inutilement jusqu'icy. De plus, il sait très bien le Latin et le Grec, a lu tous les bons auteurs et pourroit mériter considération particulière, ayant été chapelain de Mme de Berry, et n'ayant eu aucune récompense que feu M. le Duc d'Orléans lui auroit donné s'il n'étoit pas mort promptement. »

difficulté d'insérer des mots, ou des graphèmes provenant d'un alphabet différent. Les *realia* peuvent être narrés, mais cela n'empêche qu'ils doivent parfois être nommés. Très vite, les gestes d'inventaire, de description et d'appellation apparaissent indissociables. Les voyageurs du XVII^e siècle transcrivaient les noms d'espèce (Mervaud, 1992, 31). Ce besoin d'appropriation vaut également dès que l'on souhaite insérer un toponyme ou un nom propre, comme nous l'avons vu dans les citations du journal de Trévoux données plus haut⁹.

Les impératifs qu'il faut ici prendre en compte sont de plusieurs ordres. Le public restreint auquel une grammaire du russe peut s'adresser à l'époque rend incontournable un impératif technique, lié à la difficulté de couler des caractères cyrilliques en France. Il est peu plausible de produire des livres imprimés en russe au XVIII^e siècle. La grammaire de Sohier a dû pâtir de cette difficulté, partiellement compensée par une magnifique calligraphie. Mais il est bien évident que c'est la diffusion de cette grammaire qui en a souffert, puisqu'elle devait rester manuscrite 250 ans, jusqu'à son édition par Boris Uspenskij en 1987.

Au début du siècle suivant, Jean-Baptiste Maudru se trouvera devant la nécessité de payer les caractères d'impression, de surveiller quotidiennement le travail des typographes¹⁰. Ce travail s'est

9. A ce propos, on aura remarqué qu'entre 1706 et 1711, la transcription du patronyme de Pierre le Grand a changé, passant de Alexieuvits à Alexieuvicz. Il n'est peut-être pas tout à fait incongru de penser que Kopiewicz lui-même, que notre auteur anonyme semble connaître, et dont le nom dans l'édition de sa grammaire de 1706 était justement orthographié Kopiewits, ne soit étranger à cette évolution. La transcription *cz* affiche en outre une certaine parenté avec la graphie polonaise. Est-ce à dessein ? De plus, la transcription « ieu » nous semble être une tentative intéressante du phénomène d'élision repérable dans les patronymes usuels.

10. « Le point le plus essentiel était que l'impression fût correcte. Aussi, n'avons nous rien épargné pour que sous ce point de vue, la mérite de l'exécution répondit à l'importance de l'ouvrage.

Quelque éloignés que nous fussions de l'imprimerie ; nous nous y sommes transportés tous les jours, le plus souvent soir et matin : et pour être à portée de mieux surveiller, nous n'avons regretté ni le tems ni la peine. Mais lorsque pour obtenir un plein succès, un auteur a besoin d'un concours de volontés, de moyens, de circonstance : c'est alors que chaque jour ajoute contre lui, quelques lignes au chapitre des contradictions à celui des inconséquences ; et quoi qu'il fasse, il ne peut empêcher qu'en son absence, une lettre ou cassée ou enlevée sous la presse ne soit mal remplacée par l'insouciance ou par l'ineptie. Lui-même, quand il corrige, peut-il se flatter que rien n'échappera à sa vigilance et que toujours, il verra avec l'œil de l'auteur, avec celui du prote, sur-tout lorsque partagée par une multitude de

révélé si lourd, qu'il a renoncé à publier un dictionnaire, car *il ne s'est trouvé aucun capitaliste pour le financer*.

Transcription ou translittération ?

Aujourd'hui que la machine peut assurer une stricte réversibilité de différents systèmes graphiques mis en correspondance, un *distinguo* s'impose entre les deux procédés différents, tant dans les moyens qu'ils mettent en œuvre que dans les buts qu'ils se donnent, que sont la transcription et la translittération. Nous reprenons à Aslanoff (1986, 29) les définitions de ces deux procédés, définitions issues des principes généraux figurant en préambule aux différentes normes de conversion de l'Organisation internationale de normalisation (ISO) :

La transcription est le procédé visant à la prononciation d'une langue donnée au moyen du système de signes d'une langue de conversion. Un système de transcription repose nécessairement sur les conventions orthographiques de la langue de conversion. La transcription n'est pas strictement réversible.

La translittération est le procédé qui consiste à représenter les caractères d'une écriture alphabétique [...] par les caractères d'un alphabet de conversion. En principe, cette conversion devrait se faire caractère par caractère : chaque caractère du système graphique converti est rendu par un caractère et un seul de l'alphabet de conversion, ce qui est la façon la plus simple d'assurer la réversibilité complète et sans ambiguïté de l'alphabet de conversion dans le système converti.

Serge Aslanoff insiste sur l'exigence extrême que constitue l'opération de translittération, dont l'exigence de réversibilité et d'univocité est presque hors d'atteinte à l'imperfection humaine. Si nous appliquons cette distinction à la démarche de Sohier, nous remarquons qu'il poursuit à la fois les deux tâches. S'il cherche à rendre accessible la prononciation, il ne renonce pas pour autant à assurer une correspondance de graphème à graphème. Il met ainsi en avant, dans sa préface, l'effort de conversion qu'il a accompli : *je les ay écrites [i.e. les lettres] dans tout ce livre d'un caractère égal et lisible, qui imite assez l'impression moderne des Russes ; et pour en faciliter davantage la lecture et la prononciation à ceux qui seront curieux d'apprendre cette Langue, je ne me suis point*

petits détails, son attention est forcée à se fixer plus particulièrement sur une langue étrangère ? Le public est loin de pouvoir se douter ce que telle épreuve a coûté de soins avant d'aller au tirage. » Maudru, Préface, p. xxij-xxiij.

*servi des abréviations ou transpositions de lettres, dont se servent ordinairement les Russes en écrivant, et j'ay bien voulu aussy me donner la peine de convertir ces caractères russes en nos caractères François*¹¹. Ainsi, il apparaît naturel que, dans un ouvrage destiné aux étrangers, des considérations sur alphabet et orthographe soient liées à des indications sur la prononciation. On ne saurait en effet se satisfaire, pour les besoins des personnes curieuses d'une langue étrangère, des instructions préconisées pour l'orthographe française par l'Académie, en préface de l'édition de 1694 :

... L'écriture ne represente pas tousjours parfaitement la Prononciation ; Car comme la Peinture qui represente les Corps, ne peut pas peindre le mouvement des Corps, de mesme l'Ecriture qui peint à sa maniere le Corps de la Parole, ne scaurait peindre entierement la Prononciation qui est le mouvement de la Parole. L'Académie seroit donc entrée dans un détail tres-long et tres-inutile, si elle avoit voulu s'engager en faveur des Estrangers à donner des regles de la Prononciation. Quiconque veut sçavoir la veritable prononciation d'une Langue qui luy est estrangere, doit l'apprendre dans le commerce des naturels du pays ; Toute autre methode est trompeuse, et pretendre donner à quelqu'un l'Idée d'un son qu'il n'a jamais entendu, c'est vouloir donner à un aveugle l'Idée des couleurs qu'il n'a jamais veuës.

Le programme bilingue se différencie radicalement en ce sens d'un programme monolingue. Il doit justement courir le risque de donner à un aveugle l'idée des couleurs que celui-ci n'a jamais vues. Il cherche donc à rendre compte dans un même geste d'une représentation graphique et phonique.

Le travail de transcription traverse bien sûr l'ensemble de l'ouvrage. Nous l'avons suivi toutefois prioritairement en deux endroits. Tout d'abord, dans le premier volume, dédié à la Grammaire, Sohier consacre un premier chapitre aux signes graphiques. C'est l'occasion d'exposer le système dans son ensemble. Nous avons puisé ensuite la matière illustrant la mise en œuvre dans l'usage de cette transcription dans le deuxième volume, intitulé *Methode*, volume composé d'un ensemble de phrases-exemples qui rendent compte des difficultés syntaxiques et qui se propose de mettre au jour le *Génie de la langue russe*.

11. Jean Sohier, feuillet K.

La présentation des graphèmes

Au moment où Sohier compose sa grammaire, il a certainement en main la *Grammatica russica* de Henri Wilhelm Ludolf, puisque la Bibliothèque royale en possède un exemplaire, la grammaire d'Elias Kopijewitz (1706), — les *Mémoires de Trévoux* en rendaient compte, de même que du dictionnaire de Polikarpov, déjà paru ; les trois manuscrits grammaticaux de Polikarpov, *Texnologija*¹², datent des années 1720 et sont donc contemporains de la grammaire de Sohier. Nous regarderons en parallèle ces quatre ouvrages.

Les ouvrages déjà connus des étrangers, Ludolf surtout, Kopiewicz dans une moindre mesure, servent pour Sohier de point de départ. Le premier chapitre, *Des Lettres, de la Prononciation, de l'Ortographie*, suit presque pas à pas l'ouvrage antérieur de Heinrich Wilhelm Ludolf (1696), que nous insérons ci-dessous, à fins de comparaison¹³ :

-
12. Grâce au magnifique travail de Elizaveta Babaeva (2000), nous bénéficions maintenant d'une présentation synthétique, détaillée et parfaitement organisée de l'opus grammatical de Fedor Polikarpov.
 13. On ne peut ici, pour des raisons de place, insérer l'intégralité de la présentation des graphèmes chez Sohier.

CARUT I.
De Literis, Pronunciatione &
Orthographia

Nom.	Signa	numeral	valor
Ax	A	1	a
Buki	B	2	b
Vædi	E		y consonans
Glagol	F	3	g
Dohro	A	4	d
Iest	O	5	e
Schviet	K		g Gallorum ante e & i
Zelo	S	6	
Zenla	Z	7	Z Gallor. & Anglor.
Iſche	H	8	
I	I	10	
Kako	K	20	k
Lindi	L	30	l
Millet	M	40	m
Nafch	N	50	n
On	O	70	o
Pocoi	P	80	p
Rtzi	R	100	r
Sloyo	S	200	s
Twerda	T	300	t

Ik	Y	400	u
Phert	Ph	500	ph.
Cheer	Ch	600	ch. Germanorum
Ot	O	800	o longum
Th	Th	900	ts.
Tſcherf	Tſ	90	tſch. ch. Angl. ſive C. Ital. ante e & i.
Scha	Sh		ſch. ſive ch. Gall. & ſh Anglorum.
Schſcha	ſ		ſchſch.
Ier	ſ		non effertur in pronun- ciatione
Ieri	ui		ui
Ieer	i		i breviffimum
Ist	ie		ie diphthongus
Ius	iu		iu
Iet	ia		ia diphthong.
Kſi	x	60	x
Ph	Ps	700	Ps
Thita	F	9	f
Iſchitz	i		pronunciatur i.
Ot	O		O

Millenaria ſequenti modo ſcribant a 1000.
 a 1000. Annus præſens a 1725. 1696. Ruſſis
 eſt condito mundo 311. 7104. qui
 menſe Septembri præteriti anni incepit.

Sohier préſente un tableau de 42 graphèmes, contre 38 chez Ludolf, ceux-ci apparaissant ſous leur nom, leur figure dans l'impreſſion, puis dans l'écriture cursive, le nombre qui leur eſt associé et leur valeur.

L'écriture cursive recense toutes les représentations poſſibles du graphème (juſqu'à 8), comme on le voit dans l'illustration ci-deſſous, alors que chez Ludolf était préſentée ſéparément une page calligraphiée :

2. Des lettres, de la Prononciation, et l'Orthographe. (Rapport 1793)

Le nom.	La Figure.	Le nom.	La Valeur.
	dans l'impression.	dans l'écriture.	
Aa	Aa	Αα	1. a.
Bouki	Бб	Ββ	2. b
Vedi	Вв	Тб	3. consonne.
Glagol	Гг	Гг	3. g et h aspirée.
Dobro	Дд	Дд	4. d
Iest	Ее	Ее	5. e.
Givide	Жж	Жж	6. des Français devant et.
Zelo	Зз	Зз	6. z des Français.
Zemlai	Зз	Зз	7. z.
Ige	Ии	Ии	8. i.
I	Іі	Іі	10. i.
Karo	Кк	Кк	20. k.

Bien qu'il présente 42 graphèmes, Sohier en annonce dans sa préface 39 : *Les lettres de la Langue Russe au nombre de trente-neuf sont Grecques, exceptez quelques unes comme ѣ, ѓ, ѣ, ѣ, qu'on prétend être hébraïques*¹⁴.

Lisibilité, accessibilité, simplification, conformité à l'écriture réformée, modernité sont les buts recherchés de cette présentation. Certains graphèmes, présents chez Sohier, sont des graphèmes nouveaux. On trouve le y, par exemple, déjà intégré à la liste des graphèmes par Kopiewicz ainsi que par Polikarpov (Babaeva, p. 58-59). En revanche, sauf erreur de notre part, c'est Sohier qui intègre le э à l'envers, que l'on trouvait certes déjà chez Polikarpov, au rang de notation phonétique toutefois, et non de graphème. Roger Comtet rappelle d'ailleurs que le э fut introduit en 1730 (Comtet, 1999, 10), mais celui-ci connaissait manifestement déjà un usage suffisamment stabilisé pour être inséré à la liste des graphèmes destiné à des étrangers. Pour ce qui est de son emploi dans le corps de la grammaire, les choses sont un

14. Chez Polikarpov, ces quatre lettres sont données comme fruit de l'invention de Cyrille et Méthode (Babaeva, 2000, 47, 65).

peu flottantes : on trouve bien э, е à l'envers, dans la présentation des pronoms démonstratifs : сей ou этой sei ou etoi celui-cy, сея ou этая celley, сие ou этое (Sohier, p. 101), mais dans le corpus des phrases-exemples, c'est selon, et l'on trouve le plus souvent employé à la place un е, comme nous le verrons plus loin.

La *valeur* décrit la prononciation des graphèmes. Cette description calque le plus souvent celle que donnait Ludolf, comme on s'en convaincra aisément au vu des extraits produits plus haut. Ainsi en est-il du в par exemple, ainsi que du ж.

Dans cette adaptation, les références à la prononciation des Anglais ont été systématiquement gommées. C'est le cas du S et du 3 [Ludolf = Z Gallor. & Anglor, qui devient chez Sohier z des François, ou encore du [tsch. Ch. Angl sive C Ital. Ante e & i devenant chez Sohier c des Ital. Devant e et i]. En revanche, la prononciation des Allemands demeure [= ch. Germanorum, ch. des Allemans]. A ce propos, on note que ce qui pourrait passer de prime abord pour une remarque acide adressée au passage par un Français aux Allemands, qui ne respecteraient pas la sonorité de certaines consonnes (Les Allemans choquent ordinairement l'oreille, n'observant point de difference entre ж et ш, entre з et с, souvent entre б et п, et entre д и т, ce qui n'arrivera pas à ceux qui prononcent un peu proprement la langue Française) est en fait une traduction intégrale du texte de Ludolf.

La restitution phonétique joue à plein dans la transcription des graphèmes notant double son : c'est le cas du ш, transcrit *schtsch*, et tenant compte à la fois du caractère géminé et de l'élément occlusif au centre.

Le commentaire traduit Ludolf et le réactualise : il supprime ainsi les abréviations surmontées du titlo qui ne sont pas conformes à l'emploi moderne. La partie phonétique est très allégée, sont commentés uniquement les sons qui posent problème aux étrangers. A la suite de Ludolf (1696, 8), Sohier préconise la prononciation diphtonguée du y en ui : « Le son de la lettre ш ne peut se prononcer que de vive voix, et est comme une diphtongue composée d'u et i ; il est souvent confondu par les Etrangers, ce qui fait entendre une signification toute differente, comme pytati (puitati, tourmenter), pitati (pitati, nourrir). »

Notons que la prononciation diphtonguée du **и** a été par la suite maintes fois reprise en France, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer ailleurs (Archaimbault, 1999b).

Mis à part de très rares cas comme celui-ci, dans lesquels la translittération et la transcription sont distinguées, la translittération, collant au plus juste à la prononciation, cherche à assumer le principe d'écriture phonogrammique, qui repose sur « la nécessité d'un rapport phonème-graphème clairement défini », comme le dit Liselotte Biedermann-Pasques (1992, 294). Les distorsions à ce principe sont dues à une difficulté particulière de prononciation, qui impose le recours à une explication de type pédagogique.

Le respect scrupuleux de la prononciation des chuintantes doit permettre d'éviter la confusion des graphèmes qui leur correspondent : « Dans l'orthographe les Etrangers confondent **ч ш** et **ш** ; ce qui n'arrivera pas à ceux qui ont la prononciation tant soit peu bonne. » Parfois encore, la distinction des graphèmes permet de lever l'homonymie, comme en témoigne l'exemple suivant, qui jalonnait les grammaires depuis Ludolf jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : « **ъ** et **ь**, **ω** et **о**, **и** et **у** sont confondues par plusieurs personnes en écrivant : ces trois dernières voyelles quoique semblables par le son, déterminent souvent la signification du mot, comme миръ mir, la paix, міръ mir le monde, муръ mir la myrrhe. » (Sohier, page 11.)

La Methode Russe et Française

Le deuxième volume, la *Methode*, présente un recueil de phrases dont le corpus répond aux tâches qu'avaient fixées l'abbé Bignon à l'auteur, à savoir « rendre un jour service dans la Bibliothèque du roy pour ce qui regarde le Ministère et la Correspondance ». Il concerne quelques grands thèmes qui occupent les chancelleries, à savoir :

- le droit, avec la réglementation des pratiques judiciaires, la prévention et la répression des atteintes aux droits d'autrui ;
- la diplomatie, avec les relations entre les grandes cours et des appréciations plus ou moins flatteuses sur ces cours ;

- l'art de la guerre, l'érection de fortifications, l'établissement de pourparlers de paix ;
- des situations de la vie quotidienne, même si celles-ci sont un peu marginales¹⁵.

Dans sa lettre dédicace à l'abbé Bignon, Sohier qualifiait le russe de « langue aussy étrangere et aussy opposée à la François » (Sohier, feuillet C). Plus loin, dans sa Préface, il expliquait le but principal qu'il s'était fixé avec cette Methode, à savoir faire apparaître, de façon contrastive, le *Génie de la Langue* :

Outre la peine que j'ay eue dans la seconde partie de ce livre pour la conversion des caracteres russes de mes phrases, en nos caracteres François, que j'ay écrits immédiatement dessous, j'ay bien voulu encore m'assujétir à les traduire dans le genie de la langue, c'est à dire mot à mot, que j'ay mis à coté vis-à-vis au dessus du veritable sens François, pour la commodité et la satisfaction de ceux qui commencent à apprendre cette langue, et pour ne point leur augmenter des difficultés qui sont déjà assez grandes d'elles-mêmes. [Sohier, Préface, page L]

L'auteur applique à l'étude du russe des méthodes de thème et version qui ont fait leur succès dans l'enseignement du latin. On pourra être sensible en outre à l'immensité du matériau linguistique ainsi accumulé et méthodiquement présenté, puisque ce sont 432 pages de mise en comparaison brute de constructions russes et françaises, deux langues que l'auteur considère comme rigoureusement opposées.

Quelques phrases introductives au début de chaque chapitre explicitent une difficulté de traduction, en raisonnant toujours à partir du français, ce qui nous donne un manuel, utilisable en version comme en thème.

Nous avons affaire à un mode un peu particulier de traduction interlinéaire, puisque l'auteur raisonne au niveau d'une phrase complète, ou plus rarement d'un fragment. On sait l'influence qu'ont exercée dans le domaine de l'enseignement du latin les « interlinéaires », dont « L'exposition d'une méthode raisonnée

15. « Quoy-que mon dessein n'ait été en composant ma Grammaire et ma Methode, que d'ecrire en stile de chancellerie, je n'ay pas laissé de rapporter quelquefois des exemples un peu triviales, et du bas stile de la dialecte dont on se sert en parlant, parce que les regles, que je donnais, le demandoient et m'y conduisoient insensiblement, et qu'il n'est pas non plus hors de propos de savoir en passant un peu de la dialecte par occasion de sa Mere Langue. » (Sohier, feuillet L).

pour apprendre la langue latine » de Du Marsais, éditée en 1722 est quasiment contemporaine de notre Grammaire et Methode. Nous reprendrons ici à Bernard Colombat (Colombat, 1999, p. 124-125) la présentation des principes généraux qui guident la composition des interlinéaires latin/français au XVIII^e siècle :

1. Le principe consiste à superposer un texte latin et un texte français de façon à faire correspondre le plus exactement possible les mots des deux langues.
2. La structure de ces deux langues étant différente, l'opération suppose une réorganisation plus ou moins poussée de l'une ou l'autre langue, ou des deux : le latin peut être « reconstruit », quand l'auteur se contente d'en réorganiser les mots, ou « reconstruit et suppléé », quand l'auteur éprouve la nécessité d'introduire des ellipses dans un idiome plus concis que le français ; la « latinisation » de ce dernier peut également être plus ou moins poussée : le résultat est une traduction plus ou moins littérale, qui peut atteindre une totale agrammaticalité.
3. Dans la procédure de rapprochement, l'auteur peut avoir le souci de rapporter la construction de ses textes intermédiaires à une théorie générale du langage [...] ou au contraire n'avoir en tête que des considérations pratiques.

La différence d'organisation est sensible sur l'ensemble de la phrase, mais elle restitue les différences au niveau de chaque unité également. C'est la traduction littérale, à laquelle nous sommes habitués aujourd'hui dans les ouvrages linguistiques. On peut faire l'hypothèse que l'auteur commente son propre travail dans un exemple de son corpus (page 276) : « *siie tolkovanie mogno boléie vo izobrageniie, negeli v vernoï perevod vmeniiti, ainsi traduit : on peut regarder cette version plutôt pour une paraphrase que pour une fidèle traduction.* »

Sont ainsi présentées systématiquement, sous forme de quatre blocs contigus, le texte russe à gauche, le texte français à droite, en haut à gauche apparaît la phrase calligraphiée en alphabet russe, avec en dessous la transcription phonétique, en haut à droite face à lui la traduction littérale, et enfin sous celle-ci le texte en français. On voit sur l'illustration ci-dessous la présentation de l'exemple commenté infra.

Это тотъ городъ во *cela cellelà ville en-*
 Франціи гдѣ всѣхъ *France ou de tous le*
 чище говорятъ. *plus purement ils parlent*
 eto tot gorod vo Fran- *c'est la seule ville*
 тѣхъ гдѣ всехъ тсхисчъ. *France ou on parle*
 тсхисчъ говориатъ. *le mieux.*
 Знаютъ ли то оны? *connoissent-ils le ici*
 знають ли то оны? *le connoit-on ici?*

On voit d'emblée l'importance prise ici par la transcription, mode d'appropriation graphique de l'alphabet autant que des sons de la langue étrangère.

Nous retenons en outre cet exemple, car il illustre bien l'hésitation de l'auteur à utiliser le graphème è, que nous avons signalé plus haut. L'exemple que nous donnons (page 112) intègre le € , à la différence d'un exemple quasiment identique que l'on trouve à la page 253 p. 253 : Это одной городъ во Францію въ которомъ чище говорятъ, transcrit *eto odnoï gorod vo Frantsiïou v kotorom tschistche govoriat* : cela seule ville en France dans laquelle plus nettement ils parlent, soit il n'y a que cette ville en France, ou on parle le mieux ou bien au contraire de la page 112, où l'on a pratiquement le même exemple ainsi inscrit : Это тотъ городъ во Франціи гдѣ всѣхъ чище говорятъ, transcrit de la façon suivante : *eto tot gorod vo frantzii gdé vsech tschischtsche govoriat*, Cela cellelà ville en France ou de tous plus purement ils parlent, soit *c'est la seule ville en France ou on parle le mieux*.

Beaucoup de choses pourraient être commentées ici. Nous n'en retiendrons que quelques-unes. Nous voyons d'abord que la transcription permet une saisie générale satisfaisante du système phoné-

tique et graphique de russe. La mouillure de la consonne finale, transcrite *i*, de même que le jod intervocalique. La priorité accordée à la graphie s'exprime dans la transcription des sonores en fin de mot (*gorod*), où l'assourdissement de la sonore finale est masquée, de même que les variantes positionnelles liées à la réduction vocale, dont l'auteur a reconnu toutefois l'importance dans la partie Grammaire.

Quelques inadéquations sont à relever : la transcription du *ж* par *g* ne pose aucun problème devant *e* ou *i* (*negeli*) où l'on lit, conformément à ce que l'on a en russe, une fricative chuintante. Cela cesse d'être vrai dès lors que *g* apparaît devant consonne, comme on le voyait ci-dessus dans *mogno*. Le caractère occlusif de la vélaire *g* s'impose à la lecture d'un francophone, et l'induit en erreur¹⁶. Il s'agit d'une transcription systématique, comme le montrent nombre d'exemples très différents par leur étymologie (*gragdanskii*, [261] ou encore *pregde* [279]...) ce qui nous persuade qu'il ne saurait s'agir ici de la stricte application du principe étymologique. Cela dit, lorsque l'on survole l'ensemble des phrases-exemples, on constate que le risque d'erreur est limité par le nombre relativement faible des occurrences.

Nous notions plus haut le halo d'incertitude entourant l'emploi du *Э*, on remarquera aussi un emploi hésitant du *г/в* [*g/v*] dans les génitifs du pronom et de l'adjectif. Pages 254 à 257, de nombreux exemples présentent le *в* [*А не благодарю нико́во, кроме мо́ихъ денегъ* transcrit, *ia ne blagodarjou nikovo, kromé moich deneg*, je ne remercie personne hormis mes argens je ne remercie que mon argent]. Viktor Živov (1996, p. 167) note que de telles hésitations se retrouvent dans la grammaire de Adodurov (1731, p. 30), et que la normalisation n'interviendra qu'à la suite des règles édictées par l'Académie à destination des imprimeurs. Il apparaît donc tout à fait cohérent que la grammaire de Sohier se fasse le reflet de ces hésitations.

16. Liselotte Biedermann-Pasques constate au contraire la généralisation progressive du *j* dans les grammaires françaises pour rendre la fricative chuintante [tableaux de synthèse p. 401 et 402], *g* subsistant uniquement devant *i* et *e* dans certains mots, *g* se spécialise comme occlusive, parfois même sans *u* [gère prononcé guère]. Un phénomène opposé se retrouve dans le système orthographique de Jean Hus, stabilisé à la fin du *xvi^e* siècle dans l'écriture des Frères tchèques. Là, le graphème *g* représente le phonème yod [cf. Patrice Pognan, 1999, p. 42].

De façon générale, ce manuel nous donne de la langue russe une photographie vivante, ne cherchant pas à masquer les points de tension ou d'évolution, dans les domaines de l'orthographe et de la phonétique, mais aussi dans sa volonté de refléter une certaine diversité d'usages, de *strates* stylistiques. Un lettré français désirent, en ce début de XVII^e siècle, se renseigner sur la langue russe et s'initier à son génie, pouvait fort bien, nous semble-t-il, faire son profit de cet *outil linguistique* qu'était la *Grammaire et methode russe et françoise*...

BIBLIOGRAPHIE

- ACADEMIE FRANÇOISE. 1694. *Le Dictionnaire de l'*, Vve de Jean Baptiste Coignard impr. du Roy et Jean Baptiste Coignard, impr. libr. du Roy & de l'Académie françoise, t. 1.
- ADODUROV, Vasilij E. 1731. *Anfangs-Gründe der russische Sprache*, in Unbegaun Boris ed. 1969, *Drei russische Grammatiken des 18. Jahrhunderts*. Nachdruck der Ausgaben von 1706, 1731 und 1750 mit einer Einleitung von B.O. Unbegaun. München, Wilhelm Fink Verlag.
- ARCHAIMBAULT, S. 1998. *Grammaires du slavon et du russe*, 21 notices, *Corpus Représentatif des Grammaires et Traditions Linguistiques* (Bernard Colombat, dir.) Tome 1, HEL hors-série n° 2, p. XX.
- ARCHAIMBAULT, S. 1999-a. *Préhistoire de l'aspect verbal, L'émergence de la notion dans les grammaires russes*, Paris, CNRS Editions.
- ARCHAIMBAULT, S. 1999-b. « Les *Elemens de la langue russe* du précepteur français J.B.J. Charpentier (1768) », *X. Internationales kolloquium des SGdS mit dem Schwerpunktthema Sprachdiskussion und Beschreibung von Sprachen im 17. und 18. Jahrhundert* (Potsdam, 18-21/06/97), Münster, Nodus Publikationen, 1999, G. Hassler & P. Schmitter eds.
- ASLANOFF, S. 1986. *Manuel typographique du russiste*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- BIEDERMANN-PASQUES, L. 1992. *Les Grands Courants orthographiques au XVIII^e siècle et la formation de l'orthographe moderne ; impacts matériels, interférences phoniques, théories et pratiques (1606 -1736)*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- BIGNON, J.-P. (Abbé). *Papiers de l'abbé Jean-Paul Bignon*, Tomes I-XII, Bibliothèque Nationale de France, fonds des manuscrits français.
- BREUILLARD, Jean. 1996. « *Grammaire du russe et grammaire du français au XVIII^e siècle* (Tredjakovskij, Dangeau, Buffier, Girard) », *Études russes. Mélanges offerts au professeur Louis Allain*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, p. 151-166.

- CHABIN, M.-A. 1983. *Les Français et la Russie dans la première moitié du XVIII^e siècle. La famille Delisle et les milieux savants*, thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, thèse non publiée, conservée aux Archives Nationales.
- CHABIN, M.-A. « Moscovie ou Russie ? Regard de Joseph-Nicolas Delisle et des savants français sur les Etats de Pierre le Grand », *L'Orient*, sous la direction de Françoise Bléchet, XVIII^e siècle n° 28, 1996, p. 4 3-56.
- COMTET, R. 1999. « Norme graphique et orthographique dans la réflexion linguistique russe au XVIII^e siècle », *Linguistiques des Langues Slaves, Histoire, Epistémologie, Langage*, tome XXI, fascicule 1, p. 5-25.
- COMTET, R. 1999. « La Grammatica Russica de Heinrich Wilhelm Ludolf (1696) comme grammaire piétiste », *Slavica Occitania*, Toulouse, 9, p. 75-98.
- KOPIEWICZ, I. 1706. [1969] *Rukovedenie v « Grammatiku. Manuductio in Grammaticam »*, in *Drei russische Grammatiken des 18. Jahrhunderts*. Nachdruck der Ausgaben von 1706, 1731 und 1750 mit einer Einleitung von B.O. Unbegaun. München, Wilhelm Fink Verlag.
- LUDOLF, H. W. 1696. [1959] *Henrici Wilhelmi Ludolfi grammatica russica quae continet non tantum praecipua fundamenta russicae linguae, verum etiam manuductionem quandam ad grammaticam slavonicam. Additi sunt in forma dialogorum modi loquendi communiores, Germanice aequae ac Latine explicati, in gratiam eorum qui linguam latinam ignorant. Una cum brevi vocabulario rerum naturalium*, Oxonii (Unbegaun, Boris ed), Oxford University Press.
- MAZON, André. 1958. « L'abbé Gabriel Girard, grammairien et russisant », *Revue des études slaves*, t. XXXV, p. 15-56.
- MERVAUD, M. 1992. Introduction à JUBE, Jacques : *La Religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, texte présenté et annoté par Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, p. XX.
- MERVAUD, M. ; ROBERTI, R. 1991. *Une infinie brutalité ; L'image de la Russie dans la France des XVI^e et XVII^e siècles*. Institut du Monde Soviétique et de l'Europe Centrale et Orientale, Cultures et sociétés de l'Est 15, Paris, Institut d'Etudes Slaves.
- POGNAN, P. 1999. « Histoire de l'écriture et de l'orthographe tchèque », *Linguistiques des Langues Slaves, Histoire, Epistémologie, Langage*, tome XXI, fascicule 1, p. 27-62.
- POLIKARPOV, F. (ms) 2000. *Texnologija, Iskusstvo grammatiki*, Izdanie i issledovanie E. Babaevoj, Moskva, Inapress.
- SOHIER, J. (ms 1724) 1987. *Grammaire et Methode Russes et Françaises*, ms. 1724, Uspenskij ed. Faksimil'noje izdanie pod redakcijej B.A. Uspenskogo, Verlag Otto Sagner, München.
- TREVoux. 1701-1762. « Nouvelles littéraires de Moscou », *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*.
- ŽIVOV, V. 1996. *Jazyk i kul'tura v Rossii XVIII veka*, Moskva, Škola « Jazyki Russkoj Kul'tury.